

Ta présence à peine

Monique Deland

Volume 9, Number 2-3, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6001ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deland, M. (1994). Ta présence à peine. *Brèves littéraires*, 9(2-3), 23–32.

MONIQUE DELAND**Ta présence à peine**

La pluie a fané la neige. Et les ruines de l'hiver
s'étirent. Un café fermé; je t'écris un mot. Carré
jaune sur la porte. Dans le parc à côté, j'attends.
Sans savoir. Quoi au juste.

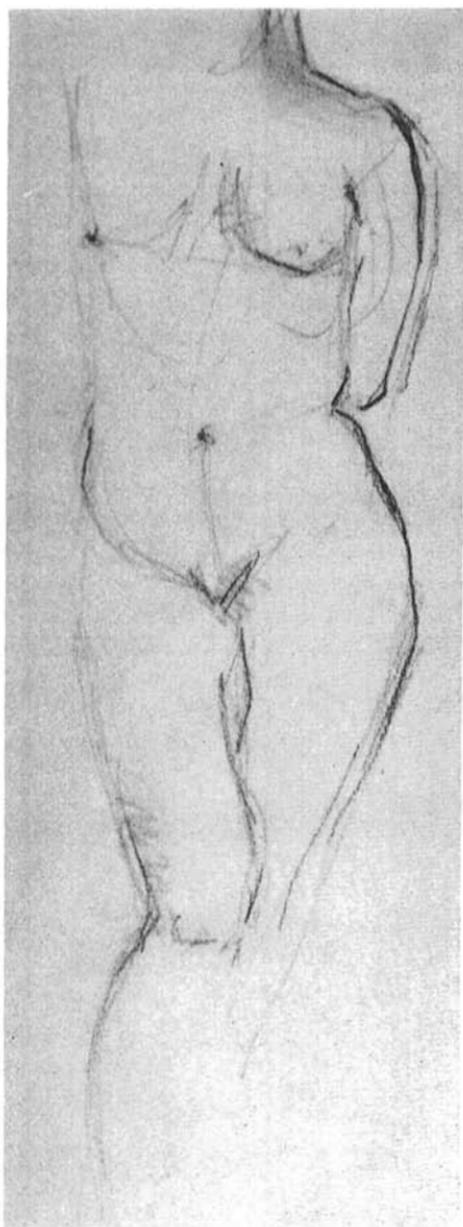
Tu me rejoins. Nous marchons en rond quelque temps, autour du vide. Les arbres parlent un autre langage et le ciel n'a pas de couleur. Revient la pluie; mon corps glisse sous ton parapluie noir. Sans demander. Ni mesurer l'espace vacant.

Le chevreau de mon gant colle à la soie verte de ton bras. Dispute une place derrière ton coude. À peine soulevé. Mes doigts insistent. Tes yeux sont quand même jaunes, sous ce dôme qui s'applique à faire de l'ombre.

Nous avançons comme vague unique. Tu gardes ma main serrée sur tes côtes. Me parles et ta voix vibre. Les sons traversent nos tissus. Ma main reçoit les mouvements de l'air qui bouge à l'intérieur de ton corps. J'imagine l'espace habitable. Sous ton manteau. Et entre tes mots. Me gagne ta chaleur, à distance de cet hiver qui s'épuise au coin des rues.

D'un samedi à l'autre, mes yeux oublient la forme de ton visage, ses traits. J'avais pourtant pris soin de t'apprendre dans le détail. De te posséder du regard assez pour pouvoir, au gré de mes solitudes, ramener ton corps auprès du mien. Mais il ne reste rien de ta présence... Deux ou trois voiles sur une mer calme.

Je place mon secret en plein soleil. Te fais un dessin de moi, debout, dans l'antichambre du désir. À trois univers de distance de ton corps d'homme.



Armand FILION
Croquis « Femme debout »
(33 x 25 cm) Crayon compte

Le lieu d'où je viens me garde liée. Pacte avec ce vide sur ma vie, aussi serré qu'une ombre ou un parfum sur la peau. Chacun de mes mouvements déplace la peur et le souvenir des ruines.

Les arbres continuent de ne douter de rien. Alors que je viens m'asseoir au milieu de ma vie. Graver l'histoire à rebours, sans savoir si les doigts atrophiés n'arrivent jamais à dénouer les caresses absorbées par la peur. Ou si on en fait lentement le deuil. Autour d'un visage qui va, s'obscurcissant.

Aucun de nos regards n'existe plus, quand c'est la nuit. Mais j'ai rêvé de toi. De ta bouche sur ma peau. T'ai prêté mon désir sans doute. Sans plus.
